

BIBLIOGRAPHIE

Roger DUCHÊNE, *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, Fayard, 2001, 568 p. (dont 242 de documents), index.

Il semblait acquis, y compris parfois dans l'enseignement de notre littérature, que la Préciosité avait été, au XVII^e siècle, un mouvement intellectuel féminin, voire féministe. Les *Précieuses ridicules* de Molière (1659) accréditait la chose : s'il y avait des précieuses « ridicules », c'est qu'il y avait des précieuses tout court... C'était prendre la caricature fabriquée d'une image virtuelle pour un objet réel.

Roger Duchêne reprend ici le dossier à la base, établit une chronologie serrée de l'apparition et du développement du mot et des idées qu'il a suggérées. Avec érudition et minutie, il distingue la pseudo préciosité de la littérature « galante », établit le caractère imaginaire de la catégorie qui n'existe qu'à travers Molière, l'abbé de Pure, Somaize et quelques autres. Il donne d'ailleurs, parmi des documents convaincants, le texte intégral de la première édition du *Grand Dictionnaire des précieuses* de Somaize (1661).

Ce qui reste vrai de cette « plaisanterie », devenue une « bonne affaire littéraire », c'est que dans la seconde moitié du XVII^e siècle, des femmes ont réclamé le droit de s'instruire, d'accéder à la culture, voire d'écrire et de prendre la parole. Pour ce faire, elles veulent pouvoir s'assembler, mais ne se sont jamais réunies en un corps constitué, ni n'ont proposé de doctrine littéraire globale ou une morale unifiée. C'était un combat noble mais difficile, presque un mirage dans les mœurs du temps où « *du côté de la barbe est la toute-puissance* ». Principalement parisiennes, la mode aussi bien que l'aspiration légitime n'en ont pas été inconnues en province, comme le laissent à penser des récits de voyageurs (cf. E. Fléchier dans *Les Grands Jours d'Auvergne*).

Marcel BERNOS

Giovanni VITOLO, *Tra Napoli e Salerno. La costruzione dell'identità cittadina nel Mezzogiorno medievale*, Salerne, 2001, Carlone editore, coll. Immagini del Medioevo, t. 5, 240 p.

Le présent ouvrage reprend une série d'études sur Naples et sur Salerne de Giovanni Vitolo, parues entre 1990 et 2000. Il ne s'agit pas, toutefois, d'une pure réédition. Les textes ont été modifiés, approfondis et complétés d'une copieuse introduction. Elle démontre la cohérence qui unit les différentes contributions, et ouvre de nouvelles pistes à partir de leurs acquis.

Au travers des deux cités retenues, l'auteur s'interroge de façon générale sur la ville dans l'espace correspondant au royaume de Sicile-Naples, et ce sur la longue durée. Il embrasse, en effet, les IX^e-XVI^e siècles. Il recherche pour toute cette période les manifestations de l'identité urbaine. Il envisage cette problématique, à son tour, de manière très ample. Ainsi propose-t-il une synthèse sur la genèse et l'essor de l'école de médecine de Salerne, depuis le haut Moyen Âge. Pourtant, la communauté des habitants ne commença de s'intéresser à l'enseignement médical que dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Dans cet article sur la médecine à Salerne, la démarche de Giovanni Vitolo n'en demeure pas moins parfaitement claire. L'axe de son enquête reste, au long du livre, la question de la conscience citadine et de ses manifestations. Mais il en considère les origines lointaines, comme les témoignages les plus ténus.

En fait, il décrit autant les aléas que la formation du sentiment urbain. Car celui-ci ne connut pas un développement linéaire. Il existait aux hautes époques, sous une forme rudimentaire. En revanche, le renforcement d'autres solidarités, au sein des cités, l'entravait. À compter de la monarchie normande, l'intégration au royaume contrariait l'individualisme des villes, y compris dans sa dimension idéologique. Le sens du royaume prit un grand relief à Naples, quand la cité parvint au rang de capitale, sur la fin du XIII^e siècle. Il n'empêcha pas que se développât, à partir de la dynastie angevine et dès le règne de Charles II (1285-1309), un puissant mouvement d'affirmation des villes du Mezzogiorno.

Au bout du compte, leur attitude ne divergea pas de celle des communes du centre et du nord de l'Italie au degré affirmé par l'historiographie ancienne. Au contraire, Giovanni Vitolo souligne les indéniables similitudes. Elles se trouvent dans l'authentique patriotisme urbain des villes du Sud, comme dans leur volonté de contrôler un *contado*, ou d'augmenter leur autonomie administrative. Il est vrai que le rapprochement s'accrut par l'abaissement de beaucoup de villes en Italie centrale et septentrionale, aux XIV^e et XV^e siècles. Elles voyaient alors leur indépendance régresser.

L'intérêt du livre de Giovanni Vitolo ne se limite pas, cependant, à l'histoire italienne. Il s'étend à la Provence. Comme dans le royaume de Sicile-Naples, les communautés d'habitants y bénéficièrent d'un renouveau et d'une généralisation des libertés pendant le gouvernement de la première maison d'Anjou. Le procès fut très graduel, mais débuta avec Charles II. Ce parallèle suggère un choix politique délibéré de l'État angevin, désireux de s'appuyer sur les corps intermédiaires. Néanmoins, son déclin devenait, pour l'ensemble de ses domaines, le facteur décisif de l'affranchissement des communautés, à partir du milieu du XIV^e siècle.

Nicole BÉRIOU (dir.), avec la collaboration de Pascale BOURGAIN, Marina INNOCENTI et Isabelle le MASNE de CHERMONT, *Les sermons et la visite pastorale de Federico Visconti archevêque de Pise (1253-1277)*, Rome, 2001, Sources et documents d'histoire du Moyen Âge publiés par l'École française de Rome, t. 3, 1200 p. (avec cartes et tableaux), et 20 planches.

Les sermonnaires importants ne se conservent pas en très grand nombre pour l'Italie du XIII^e siècle. Celui composé par l'archevêque de Pise Federico Visconti représente l'un des plus beaux témoins de ce genre littéraire. Il compte 105 sermons, mais ne vaut pas que par sa taille. Il ne rassemble pas, à l'inverse d'autres recueils, de purs modèles qui ne furent jamais prêchés. Federico Visconti sélectionna ses textes dans sa prédication effective. Son choix voulait rendre compte de cette prédication dans sa diversité. Aussi ne se limita-t-il pas aux habituels sermons *de tempore* ou *de sanctis*. Il fit une belle place aux sermons de circonstance, compris de la manière la plus large, depuis ceux prononcés lors de synodes jusqu'aux discours adressés aux autorités civiles, dans des occasions d'ordre politique. Sans doute l'archevêque désirait-il transmettre à ses successeurs comme un bilan de son activité de pasteur et de prélat. Ceci expliquerait qu'il ait encore annexé au sermonnaire le récit circonstancié de sa visite pastorale en Sardaigne, en 1263, comme primat et légat du siège apostolique. Il faut enfin ajouter que, au long de ce dossier, Federico Visconti se révèle un lettré de grande classe.

Son œuvre n'avait pourtant suscité que quelques études. Elle méritait une édition intégrale. Toutefois, l'ampleur de la tâche décourageait les érudits. Dirigée par Nicole Bériou, une équipe franco-italienne vient de réaliser ce travail, à la perfection. Les textes n'ont pas été simplement transcrits. Ils ont fait l'objet d'une analyse d'une minutie exceptionnelle. La langue de Federico Visconti a été examinée en détail par Pascale Bourgain. Les éditeurs ne se sont pas satisfaits de contrôler les « autorités » citées par l'auteur, et de préciser ses références, comme il advient souvent. Ils ont identifié systématiquement les sources cachées, les plus nombreuses. L'importance de l'apparat critique et des annexes témoigne de leurs efforts, et en préserve les résultats. De la sorte, ces investigations méthodiques n'ont pas seulement permis la qualité de la transcription. Elles ont transformé l'ouvrage en instrument pour de futures recherches sur la prédication et sur la culture cléricale. Dans l'immédiat, elles dévoilent toute la richesse des textes publiés. Nicole Bériou la met à profit dans une « introduction historique ». Le titre de cette présentation est modeste eu égard à sa longueur, presque 250 pages, et à son propos. Il s'agit d'ailleurs d'un essai exhaustif sur les sermons et sur la carrière de l'archevêque de Pise, qui démontre leur exemplarité.

Sur le plan intellectuel, Federico Visconti apparaît profondément imprégné par la scolastique. Il confirme le rayonnement des écoles et des maîtres parisiens, pour la théologie. Il admirait, en outre, la spiritualité des Mendiants. Ce fut sans doute, pour partie, à leur exemple qu'il développa une prédication conquérante, qui débordait des seules célébrations liturgiques. Il manifestait par là un souci pastoral digne d'être relevé. Celui-ci exprimait autant, toutefois, la conception élevée que Federico Visconti se faisait de sa charge. Il se comportait donc, également, en pontife conscient de sa position. Il la défendit fermement face au chapitre cathédral ou aux autorités urbaines. Sa place dans la ville le conduisait, néanmoins, à partager largement les aspirations de ses concitoyens, comme le démontra son voyage en

Sardaigne. Il entretint, au bout du compte, un commerce plutôt amical avec la commune. La chose n'allait pas de soi dans une cité gibeline. Mais ce grand prélat était lui-même quelque peu gibelin.

En dernier ressort, il se faisait pourtant le porte-parole du pape, face au pouvoir communal. En 1267, il invitait, au nom de Clément IV, les Pisans à rallier le nouveau roi de Sicile, Charles I^{er} (sermon 14). La même année, il proclamait l'interdit dont le Saint-Père frappait la cité, pour châtier sa complicité avec Conradin (sermon 93). Par ses engagements un peu contradictoires, l'archevêque trahissait sans doute une limite de l'idéologie gibeline. Elle ne se détachait pas d'un modèle d'Église dont le pontife romain représentait la tête. En tout cas, la personnalité et la prédication de Federico Visconti contribuent à éclairer le contexte qui présida à l'installation de la dynastie « angevine » en Italie. L'ouvrage dirigé par Nicole Bériou ne se recommande pas seulement au titre de l'histoire religieuse ou de celle de l'Italie communale. Il trouve place dans une bibliographie de l'histoire politique des Angevins de Provence-Naples.

Jean-Paul BOYER

Sandrine CLAUDE, *Le château de Gréoux-les-Bains Alpes-de-Haute-Provence Une résidence seigneuriale du Moyen Âge à l'époque moderne*, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 2000, Documents d'archéologie française 80, 151 illustrations, cartes et graphiques.

Les ruines du château qui dominent le village de Gréoux frappent le visiteur par leur masse imposante. Ce site remarquable n'avait jusqu'ici fait l'objet d'aucune étude. Sandrine Claude comble cette regrettable lacune par une excellente monographie érudite qui associe avec bonheur l'enquête archéologique, l'analyse architecturale et l'exploration des fonds d'archives et présente les résultats de cette recherche avec une grande clarté d'exposition. L'occupation humaine du terroir de Gréoux remonte, outre de rares vestiges protohistoriques, à l'époque gallo-romaine. Sur le site antique, dans la plaine du Verdon, s'implante, dès le XI^e siècle, un prieuré du monastère de Carluc dont la dédicace à Saint-Pierre est attestée au XIII^e siècle. Sur la pente en contre-bas de la plate-forme rocheuse qui surmonte le château s'est développé un village, dont subsiste l'enceinte du XIII^e siècle, agglomération née dans la dépendance du château dans un processus d'incastellamento. Des éléments d'une première construction, vraisemblablement une église, remontant au XII^e siècle, ont pu être reconnus dans la partie méridionale du château. L'essentiel de l'ample construction de plan quadrangulaire bâtie autour d'une cour qui lui succède, doit être daté de la première moitié du XIV^e siècle, plus précisément sans doute du second quart de ce siècle comme le montre une analyse dendrochronologique des poutres du plancher d'une des salles hautes qui les situe en 1325. Les dimensions de cet édifice « de deux à six fois supérieures à celles de la plupart des palais et châteaux régionaux construits dans le courant des XIII^e et XIV^e s., ne sont nettement dépassées que par les résidences d'Avignon et

de Salon qui ne sont rien moins que les demeures des papes et des archevêques d'Arles. » (p. 127). Qui donc a fait construire ce bâtiment ? Une tradition indéterminable, mais sans fondement, a une réponse toute prête : les templiers. Cet ordre n'a pourtant jamais été implanté à Gréoux et la chronologie de la construction telle que la révèle l'analyse des vestiges, place l'essentiel des travaux bien après la saisie des biens du temple en 1307. Les sources sont muettes sur le commanditaire de cette importante entreprise. Sandrine Claude propose une hypothèse qui apparaît très vraisemblable en attribuant l'initiative de la construction à Arnaud de Trian, neveu du pape Jean XXII, qui acquiert la seigneurie de Gréoux vers 1324 à la suite d'un échange de possessions avec les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il a les moyens d'une telle entreprise et la construction sur ce site d'une imposante résidence fortifiée convient aux intérêts de son pouvoir seigneurial. Après lui, à la suite du mariage de sa fille Briande avec Guillaume III de Glandevès, le château passe dans les biens de cette puissante famille. Les Glandevès sont à l'origine de deux campagnes de travaux, au XV^e siècle pour améliorer le confort de la résidence, au XVI^e siècle pour moderniser, dans un contexte troublé, le système de défense du château en même temps que la ville était dotée d'une nouvelle enceinte, moins bien conservée que celle du XIII^e siècle. C'est Antoinette de Glandevès qui, au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle, donne au château la physionomie que nous lui connaissons et qui reste marquée dans le paysage en dépit de l'abandon et des destructions qui s'amorcent à la fin du XVIII^e siècle. Devenu résidence secondaire, le château est vidé de son mobilier que le marquis d'Albertas vend aux enchères à la veille de la Révolution. Ouvert aux pillages des habitants qui viennent s'y approvisionner en matériaux de construction, le château n'est guère protégé par son classement comme monument historique en 1840. Un sursaut s'est produit récemment avec l'adoption d'un programme de restauration en 1985 faisant suite à l'acquisition des ruines par la commune. L'étude de Sandrine Claude, solidement documentée et riche de comparaisons avec les autres sites fortifiés de Provence, vient donc à point.

Noël COULET

Monique ZERNER (dir.), *L'histoire du catharisme en discussion. Le « concile » de Saint-Félix (1167)*, Nice, 2001, Centre d'études médiévales, 309 p, 13 ill.

En 1660, Guillaume Besse, avocat de Carcassonne, faisait paraître une *Histoire des ducs de Narbonne* dédiée à François Fouquet, frère du surintendant, archevêque de Narbonne. À la fin de cet ouvrage figurait un certain nombre de pièces parmi lesquelles une charte de 1167 telle que la transmet une copie de 1232. Ce document relate un concile d'hérétiques réunis à Saint-Félix de Caraman autour d'un pape, Papa Niquinta, assemblée au cours de laquelle plusieurs évêques furent élus et ordonnés et des hommes furent désignés pour procéder à la délimitation des diocèses de Toulouse et de Carcassonne. Assez peu exploité par les historiens du Languedoc et du catharisme, ce texte fut l'objet de sérieuses discussions dans le second quart du XX^e siècle. Son authenticité, contestée par le chanoine L. de Lacger, historien d'Albi et de

l'Albigeois, fut affirmée avec force par un des meilleurs spécialistes de l'hérésie albigeoise, le dominicain Antoine Dondaine en 1946. Depuis lors ce texte est en débat, alimentant une discussion dont l'objet dépasse le simple problème de l'authenticité documentaire pour mettre en jeu la nature même de l'hérésie albigeoise. Dans le prolongement d'un précédent colloque, *Inventer l'hérésie*, paru en 1999 dans la même collection, Monique Zerner a réuni une vingtaine de spécialistes pour rouvrir ce dossier. Trois hypothèses sont examinées. La charte est-elle un faux du XIII^e siècle (date donnée pour la transcription du texte) élaboré pour relancer la croisade ? S'agit-il d'une forgerie du XVII^e siècle qu'il faut situer dans le contexte de la controverse avec la RPR ? Ou doit-on admettre, comme le propose au terme d'une minutieuse étude diplomatique une équipe de l'IRHT animée par J. Dalarun, que ce texte ne peut pas avoir été fabriqué à l'époque moderne et que la charte est « un document homogène, contemporain des événements relatés et dû à un même rédacteur. » Le lecteur trouvera dans ce volume remarquablement bien présenté les arguments et les pièces justificatives d'un riche débat qui concerne autant l'histoire de l'érudition au XVII^e siècle que l'histoire de l'hérésie méridionale au XII^e et XIII^e siècle et qui conduit à réfléchir avec profit sur la démarche historique.

Noël COULET

Catherine LONGCHAMBON, *Les bacs de la Durance, du Moyen Âge au XIX^e siècle*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 2001, 401 p.

La thèse de Catherine Longchambon s'inscrit dans un des fronts pionniers de la recherche, jusqu'ici peu représenté en Provence. Elle concerne la principale rivière provençale, autrefois axe de circulation et obstacle importants dont le franchissement n'a été vraiment assuré qu'à partir du XIX^e siècle. Elle est divisée en trois parties : localisation des bacs, caractéristiques, exploitation. Les aspects techniques (très) y tiennent la plus grande place mais l'auteur sait élargir sa vision, notamment dans la troisième partie.

Le secteur étudié est essentiellement celui de la basse Durance, en aval de Mirabeau. Après avoir dégagé les facteurs de localisation et d'utilisation des bacs (proximité de voies romaines et de peuplements sédentaires, données naturelles, événements historiques qui ont conduit dès le Moyen Âge à la stricte limitation du nombre des bacs, intérêts économiques des communautés voisines, présence de foires périodiques), l'auteur s'attache aux modalités du transport (accès, types de bateau, utilisation, modes de déplacement, etc.).

En troisième partie sont examinés un certain nombre de points de nature économique : tarifs des péages, franchises et privilèges, bilan financier. La propriété (aux mains des seigneurs mais aussi d'ecclésiastiques, de nobles et de « bourgeois ») se caractérise par un fort émiettement et la faiblesse de l'emprise comtale. L'exploitation est assurée par les propriétaires ou des fermiers avec bail de 1 à 6 ans. Ces fermiers viennent de la terre, de l'artisanat, de la boutique, parfois du notariat. Ceux-ci confient les tâches techniques à des bateliers. Ici et là surgissent de véritables mini-dynasties.

Mal connus, les tarifs semblent assez homogènes dans l'espace et dans le temps. Leur rapport est pénalisé par le grand nombre d'exemptions qui doivent le réduire (le seigneur et les siens, les habitants des communautés d'implantation, etc.). Le livre se termine sur une interrogation relative à la rentabilité des bacs. On regrettera ici l'absence d'étude des flux financiers (mais était-elle possible ?) : les informations rassemblées permettent surtout d'établir une hiérarchie des bacs, Noves et Mirabeau étant logiquement les plus importants.

Au total, un ouvrage remarquable d'érudition qui ressuscite de manière passionnante l'une de ces activités sans lesquelles le grand commerce terrestre n'aurait pu se développer.

F.-X. EMMANUELLI

Olivier VERNIER (éd.), *Du comté de Nice aux Alpes maritimes. Les représentations d'un espace politique et culturel dans l'histoire*, actes du colloque de Nice, avril 1999. Préface de P. L. Malausséna. Nice, éd. Serre, 2000, 250 p.

Pour la troisième fois le Centre d'histoire du droit de l'Université de Nice s'interroge sur la puissante originalité de l'ancienne partie extrême-orientale de la Provence historique. Cette fois, 17 communications traitent de l'espace politique, de l'espace culturel et du regard des autres.

Pratiquement on peut distinguer deux ensembles. Dans le second, composé de l'étude d'un ensemble de témoignages écrits ou figurés (sans une seule image d'accompagnement), on relèvera particulièrement l'intervention de Ralph Schor à propos de l'utilisation littéraire des personnalités passées par Nice, exercice rare parce que sans doute fort difficile : il y faut beaucoup de culture, une certaine tournure d'esprit, du style.

Le premier est consacré à une réflexion sur l'entité niçoise. Comme le soulignent M. Bottin, H. Barelli, H. Costamagna, l'outre-Var est depuis longtemps un monde original sur tous les plans. C'est sans doute cette réalité complexe, en cours de mutation mais non de disparition, qui explique la variété des dénominations de la région et le maintien de l'appellation « comté de Nice », la seule à résonance historique, donc à forte charge de rêve dans son imprécision et la seule à dimension « culturelle ». Pourquoi et comment s'en débarrasser sans le dire, l'analyse du discours politique du XIX^e siècle le montre clairement même si l'auteur n'en tire pas cette conclusion (M. Orlotani). De toute façon cette réalité n'a jamais été sérieusement prise en compte par le centre parisien et par les centres de décision de Provence occidentale. C'est la démonstration nette et nuancée d'Olivier Vernier, dont on regrette qu'il n'ait pas poussé jusqu'à nos jours.

En résumé un colloque qui s'inscrit dans le débat que l'on espère voir se développer chez les historiens sur la notion de pays.

F.-X. EMMANUELLI

Arthur Layton FUNK, *Les Alliés et la Résistance. Un combat côte à côte pour libérer le sud-est de la France*, Aix, Edisud, 2001, 230 p.

Le professeur Funk est l'un des meilleurs historiens militaires des États-Unis. Ancien président du Comité international d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, spécialiste d'histoire militaire, ami d'Henri Michel, il s'était intéressé voici quelques années à un épisode assez mal connu des combats de la Libération, la participation des Américains aux opérations de l'été 1944 dans le Sud-Est, et en avait tiré un ouvrage paru aux États-Unis en 1992 sous le titre *Hidden Ally*, « l'allié inattendu ». Cet ouvrage méritait d'être lu en France et l'on peut féliciter Edisud d'avoir pris le risque de sa publication. En effet, il surprendra plus d'un. Il surprendra en particulier ceux qui doutent de l'existence d'une « vraie » résistance en Provence et qui minorent sa participation effective aux combats de la Libération. Car l'« allié inattendu », c'est elle, ce sont les FFI qui, un peu partout, sont là pour appuyer les Alliés, ce sont les maquisards qui font le coup de feu contre les troupes d'occupation en repli, ce sont ces hommes dépenaillés qui accueillent les soldats tombés du ciel ou débarqués sur les plages des Maures et qui les guident. Or, le plus souvent, ces soldats, quel que soit leur niveau de responsabilité, ignoraient où ils allaient mettre les pieds. La 7^e Armée US peut foncer à travers la Haute-Provence et les Alpes du Sud vers Grenoble, bifurquer vers la vallée du Rhône, s'avancer vers les cols de la frontière, prendre pied dans la région de Nice, parce que cet espace est libre ou en passe d'être libéré. Nous étions quelques historiens à dire aux sceptiques, y compris parmi les spécialistes, qu'une véritable insurrection s'était produite en juin 1944 à l'appel de Londres et des divers états-majors de la résistance intérieure (par ailleurs divisés sur la tactique à adopter) et que la période des combats de la Libération, même dans le Sud-Est, s'ouvrait au 6 juin. La double qualité d'Arthur Funk, historien militaire et historien américain, donne le poids de l'observateur « neutre » à l'analyse. Cet ouvrage, largement fondé sur des sources américaines, est donc le récit de la découverte de la Résistance par les Alliés en même temps qu'il donne une chronique précise des combats menés depuis les plages varoises jusqu'au-delà de Lyon, jusqu'en Bourgogne où la jonction se fait avec les troupes venues de Normandie. Il fournit aussi un tableau minutieux des opérations qui ont précédé le débarquement du 15 août, durant ces quelques semaines de 1944, les plus exaltantes, mais aussi les plus rudes, qui ont été souvent celles du drame avant d'être celles de la Libération. Plus d'une trentaine de missions et de groupes ont été parachutés dans le Sud-Est à partir du printemps 1944. Il ne s'agit pas seulement des fameux Jedburghs, ces trios interalliés, trop tardivement largués et souvent mal utilisés, qui n'arrivent qu'à partir du 30 juin. On trouvera aussi la première description des commandos qui sont aussi nombreux qu'eux (une douzaine), mais plus étoffés et souvent plus tôt parachutés de part et d'autre de la vallée du Rhône, en particulier sur l'Ardèche où ils vont renforcer des maquis remarquablement actifs. L'auteur fait également mention des très importantes missions qui, de la Provence au Vercors, vont donner l'illusion aux résistants qu'ils allaient recevoir armes et renfort en masse, et qui leur confirment aussi que le débarquement en Méditerranée suivrait de peu celui de Normandie, alors qu'en fait les plans alliés venaient de déconnecter les deux opérations. Seule cette illusion explique l'ampleur de la mobilisation effectuée après le 6 juin, dont le Vercors n'est qu'un élément, mais qui a affecté toute la zone avec les conséquences parfois tragiques que l'on sait en particulier dans la région d'Aix-en-Provence où elle a coûté la vie à une centaine d'hommes. L'auteur ne s'interroge pas sur

ce qui apparaît en fait comme une opération volontaire d'intoxication. En revanche, il décrit avec précision la préparation du débarquement en Méditerranée et sans concession la « pétaudière » d'Alger, cet enchevêtrement de commandements aux frontières imprécises. Il donne surtout à voir l'extraordinaire méconnaissance de la Résistance que l'on avait de ce côté de la Méditerranée, et pas seulement chez les Américains. D'où la surprise et, une fois passée la méfiance des premiers contacts, le respect que les FFI suscitent, il est vrai davantage chez les militaires américains que chez leurs homologues français venant de l'Afrique du Nord. Mais les uns avaient un regard « neuf », tandis que les autres nourrissaient d'autant plus de préventions – techniques ou politiques – qu'ils s'étaient accommodés de Vichy. Illustré par des cartes de bonne facture, le récit qui fait la part belle – à juste titre – aux combats de la vallée du Rhône, à la bataille de Montélimar notamment, se clôt par la jonction en Bourgogne entre les troupes venues de l'Ouest et celles « montant » du Sud. Mais il se termine surtout par une évaluation de l'apport de la Résistance à la Libération qui ne cède rien au légendaire et restitue simplement une part de vérité qui méritait d'être connue.

Jean-Marie GUILLON

Jean CHELINI, *Le Père Dominique Sasia*, Préface de Mgr Panafieu, Marseille, Centre régional de formation culturelle, 2000, 221 p.

Le Père Dominique Sasia, d'origine piémontaise, est né à Marseille en 1887. Ordonné prêtre en 1910, il accomplit son ministère sacerdotal comme vicaire à Aubagne, puis professeur et supérieur du Grand séminaire de Marseille, curé de Saint-Cannat et enfin curé du Bon-Pasteur. Un relevé purement administratif des fonctions qu'il a pu occuper sont loin de rendre l'extraordinaire richesse du parcours d'un prêtre parfois incompris de ceux qui le connaissaient mal mais apprécié de ceux qui ont eu l'occasion de l'avoir comme directeur de conscience.

Autodidacte, sans aucune formation universitaire, le Père Sasia avait une grande soif de lecture. Il fut très influencé par les écrits de Newman, et appréciait beaucoup Gilson ou Bergson. Il a, semble-t-il, beaucoup souffert de la médiocrité de l'enseignement reçu lorsqu'il était séminariste. Il s'attela donc au projet de procurer aux séminaristes dont il avait la charge une formation intellectuelle de haut niveau.

Son souci de vivre l'Évangile se lit dans le récit détaillé que le Père Sasia livre de son voyage à Jérusalem en 1926. Cette partie de sa vie est passionnante et nous permet de découvrir la Terre Sainte d'un point de vue à la fois religieux et culturel.

Au-delà de la biographie du Père Sasia, Jean Chelini sait faire revivre le contexte dans lequel celui-ci évoluait. Ainsi, les chapitres consacrés à l'histoire du Bon-Pasteur révèlent un pan majeur de l'histoire du diocèse de Marseille. La vie paroissiale fervente et très vivante de ce quartier du Bon-Pasteur est ainsi analysée à travers le Père Sasia. Parmi ses multiples points d'intérêt, ses « passions » (chapitre XIV), il faut citer la nature, la musique – non pas comme mélomane, mais comme exécutant – ou l'œcuménisme. Il était en effet tourmenté par la question de l'unité des Chrétiens et sa participation à de nombreuses rencontres en témoignage.

Le portrait que dessine Jean Chélini n'a rien à voir avec une hagiographie. Les défauts et hésitations du Père Sasia ne sont pas dissimulés. On voit un prêtre parfois sévère, accablé par un « orgueil de la perfection », atteint par la maladie ou la dépression jusqu'à sa mort en 1961.

Appuyé sur les archives personnelles du Père Sasia, des documents et des témoignages, le Professeur Jean Chélini offre dans cet ouvrage le résultat d'un travail d'historien allié à celui de témoin. L'auteur en effet a bien connu le prêtre dont il s'est chargé de faire la biographie. Les témoignages, discrets, qu'il donne sur son admiration pour le Père Dominique Sasia n'enlèvent rien au sérieux de l'enquête éclairant avec bonheur l'histoire religieuse contemporaine du diocèse de Marseille.

Dominique JAVEL

Le Clocher de Maillane, Chronique maillanaise, tome I, 1923-1928, l'entre-deux guerres au pays de Mistral, Gaspar éditeur, Maillane, 2001.

L'association que préside Henri Moucadel vient d'avoir l'excellente idée de publier le bulletin paroissial, *Le Clocher de Maillane*, dont la parution s'est étendue de 1923 à 1940. Le « Groupement Associatif pour la Sauvegarde du Patrimoine Artistique et Religieux de Maillane » (G.A.S.P.A.R.) s'est lancé dans une aventure que les historiens spécialistes d'histoire locale ou d'histoire religieuse contemporaine ne peuvent qu'applaudir.

Les bulletins paroissiaux font partie de ces sources incontournables pour explorer et étudier la vie religieuse, sociale ou politique d'une paroisse et qui font très souvent défaut. Il suffit de feuilleter ce premier tome consacré à la période 1923-1928 pour saisir la richesse de tels documents : éphémérides de la paroisse, cotisations au denier du culte, baptêmes, premières communions, confirmations, communions pascales, mariages, décès, notes d'histoire locale. Le provençal n'est évidemment pas absent de ce bulletin issu de la paroisse de celui que l'on appelle « lou pouèto », Frédéric Mistral, mort en 1914. *Le Clocher* reproduit les allocutions prononcées à l'occasion des messes anniversaires de son décès. Les nouvelles du monde catholique sont parfois évoquées ainsi que des questions très contemporaines, notamment le raccourcissement des robes, des manches, des cheveux et de la morale !

Ces pages n'intéresseront pas uniquement les Maillanais parce qu'elles sont représentatives d'une époque et d'une mentalité. Elles permettront de mieux comprendre l'histoire religieuse de la France contemporaine. Le second tome est déjà prévu et couvrira la période 1929-1940. Un index des matières est annoncé. Cela constituera alors un véritable outil de travail pour les historiens.

Dominique JAVEL

Naissance, enfance et éducation dans la France méridionale du XVI^e au XX^e siècle - Hommage à Mireille Laget. Actes du colloque organisé en 1996 par le Centre d'Histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries de l'Université Paul Valéry. Textes recueillis par Roland Andréani, Henri Michel et Elie Pélaquier. Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry - Montpellier III, 2000, 453 p.

Dix ans après le décès, si précoce, de Mireille Laget, le Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Université de Montpellier lui a dédié des journées consacrées à l'histoire de l'enfance et de l'éducation à l'époque moderne qui regroupaient 23 communicants, parmi les meilleurs spécialistes de ces questions. Le résultat est un ouvrage d'une grande richesse soulignée, dans sa conclusion, par François Lebrun qui évoque l'évolution des chantiers ouverts par Philippe Ariès.

En introduction, Dominique Julia présente l'œuvre de Mireille Laget puis l'ouvrage s'organise en trois parties : *Naissance, Enfance, Éducation* dans lesquelles de nombreuses pistes sont empruntées par les communicants. L'accouchement, l'allaitement, la mort des très jeunes enfants, les abandons d'enfants, la petite enfance, l'ins-truction et l'alphabétisation, les petites écoles, les maîtres d'école, l'acculturation lin-guistique sont traités soit sous la forme d'utiles mises au point soit à partir d'études originales permettant de faire progresser la problématique d'ensemble de cette branche de l'histoire des comportements collectifs.

Cette heureuse initiative de l'Université Paul Valéry montre toute la fécondité de ce type de recherches et l'on ne peut que féliciter le Centre d'histoire moderne et contemporaine pour l'intérêt et la qualité scientifique des travaux présentés.

Martine LAPIED

Jean-Claude FERMAUD, *Le Protestantisme en Provence au XVI^e siècle jusqu'à l'édit de Nantes*, La Cause, Carrières-sous-Poissy, 1999, 271 p., carte.

Longtemps pasteur dans le Var, M. Jean-Claude Fermaud s'est penché d'abord sur les documents de l'église réformée de Solliès-Pont, et le protestantisme dans l'arrondissement de Draguignan, objets de deux publications en 1965. Élargissant ses recherches à l'ensemble de la région, il donne aujourd'hui une synthèse sur les débuts du protestantisme en Provence.

Sans négliger les ouvrages anciens, il a dépouillé les études récentes, générales ou particulières ; il n'a ignoré ni les Archives départementales des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, ni les archives de plusieurs communes ; c'est dire que son information, citée avec clarté, est excellente. Il s'est proposé, à partir des origines vaudoises et luthériennes de la Réforme en Provence, d'étudier le succès de la prédication évangé-lique et la naissance des églises réformées.

Les huit premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'histoire de ces débuts, avec un tableau de la société rurale du Luberon, formée de catholiques pro-vençaux et de Vaudois immigrés. Sont indiqués les longs attermoissements du pouvoir

royal face aux progrès de l'évangélisme, hésitations qui durent même après l'arrêt de Mérindol (décembre 1540), finalement exécuté, avec l'horreur que l'on sait, au printemps 1545. Le massacre des Vaudois et son retentissement en France et en Europe marquent l'intensification des poursuites et condamnations, et aussi de l'exil, en particulier à Genève, exil qui touche toutes les catégories sociales. Cependant, quoique les idées véhiculées par la Réforme n'aient pas rencontré un grand succès auprès du petit peuple provençal, des églises protestantes s'organisent, de façon informelle d'abord, puis de manière structurée après le premier synode national à Paris (1559); à cette époque, de nombreux notables glissent vers la Réforme, si bien qu'on peut compter dans la région soixante-dix églises en 1562.

La seconde partie du livre du pasteur Fermaud (chapitres IX à XVI) relate les troubles et guerres qui ensanglantent la Provence dès 1560; période souvent confuse, marquée par des campagnes meurtrières, exactions et représailles, voire véritables pogroms. Politique et religion intimement liées ne facilitent pas un exposé objectif, pourtant réalisé ici avec clarté. De très intéressantes pages sont consacrées à la personnalité des protagonistes, tant catholiques que protestants, et aux événements des huit guerres dites « de religion » (1562-1594), sans oublier la saint Barthélémy (1572), massacre qui, on le sait, n'eut pas lieu en Provence. Le chapitre XIV décrit la vie quotidienne des protestants pendant les guerres, confiscations, vexations de toute sorte, et tente une estimation démographique: petit nombre de protestants qui diminue au fil des diverses persécutions, chiffre relativement élevé des notables. On relève, bien sûr, des tensions entre communautés catholiques et protestantes, mais aussi des exemples de bonne entente. Un tableau des églises réformées pendant les guerres, au chapitre XV (localités, pasteurs, cultes, synodes et colloques) montre la persistance d'une vie organisée; des exemples précis animent ce chapitre qui concerne aussi la vie quotidienne, l'éducation, les soins aux malades et aux pauvres. Le dernier chapitre traite de la paix, des conditions précaires dans lesquelles elle finit par s'établir, avec le ralliement de Marseille réalisé seulement après l'assassinat de Casaulx (1596). Seul le compromis politique imposé par l'Édit de Nantes (1598) permet un apaisement durable, dans un pays ruiné et ravagé, où le protestantisme a subi des coups dont il ne se relèvera jamais.

Dans une conclusion empreinte à la fois de lucidité et de hauteur de vue, l'auteur estime que le peu de succès de la Réforme en Provence, attribué d'ordinaire essentiellement au conservatisme de la société, serait aussi dû à la fois à la précocité de son implantation et à la répression qui a suivi, et à la proximité d'Avignon et du Comtat, terres papales. En revanche, il souligne la permanence, malgré sa faiblesse numérique, du protestantisme provençal, et le processus irréversible amorcé par la Réforme protestante, prélude à la Réforme tridentine qui a gagné la Provence un tiers de siècle avant le reste de la France: signe, à ses yeux, du rôle bénéfique joué dans l'évolution générale de la vie religieuse.

Marqué par une ferme conviction, mais dépourvu de toute passion partisane, le livre de M. Jean-Claude Fermaud apporte une vue générale et précise à la fois sur ce XVI^e siècle provençal si agité; très bien documenté, il est pourtant d'une lecture aisée et témoigne d'une excellente connaissance du passé de ce pays.

Madeleine VILLARD

Notes brèves :

Max GUÉROUT et Bernard LIOU, *La Grande Maîtresse nef de François I^{er}*, Paris, PUPS, 2001, 289 p.

Il s'agit de l'enquête menée autour d'une nef foudroyée à Toulon en 1533. On y relèvera particulièrement la reproduction de douze textes du XVI^e siècle avec leurs transcriptions, accompagnée d'un glossaire et d'un index biographique. Trois articles importants sont relatifs à l'artillerie de marine et à la construction navale : très techniques ils présentent beaucoup d'intérêt.

F.-X. E

*

Paul DELSALLE et André FERRER (éd.), *Les enclaves territoriales aux temps modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2000, 448 p.

22 communications ont été présentées au colloque international de Besançon d'octobre 1999. Elles sont regroupées autour de trois axes (juridique et administratif ; économique et social ; politique, diplomatique, religieux). Deux intéressent le Comtat Venaissin (Madeleine Ferrières, Patrick Fournier). Elles traitent de la question des frontières et du statut des sujets du pape dans le royaume de France.

F.-X. E

*

XIV congresso di storia della corona d'Aragona. La corona d'Aragona in Italia (secc. XIII-XVIII). 4. Incontro delle culture nel dominio catalano-aragonese in Italia, Cagliari, Istituto sui rapporti italo-iberici, 1997, 636 p.

40 communications présentées au congrès de Sassari-Alghero en 1990 cernent les dimensions culturelles des relations entre Sardaigne et Aragon. La place accordée à la Catalogne est importante.

F.-X. E

*

La Gendarmerie, de la Révolution à l'entre-deux-guerres (sous la direction de J.-N. LUC et du SHGN), *Revue de la Gendarmerie*, n^o spécial sans date (2000 ?), 162 p.

Les 21 articles se répartissent entre articles généraux et études ponctuelles, les premiers étant particulièrement précieux pour les non-spécialistes. Une importante bibliographie terminale de 282 titres doit être notée : elle recense en effet aussi bien les travaux publiés que les thèses inédites. La Provence n'y apparaît pas en tant que telle.

F.-X. E